

La situation devenait un peu embarrassante pour les deux frères, et le Dr. Dufresne crut devoir ici terminer son rôle de spectateur muet.

— Pardonnez-moi, mon père, dit-il à Pierre Berthezène, pardonnez-moi mon innocente supercherie. J'ai voulu rapprocher vos cœurs...

— Monsieur le docteur, dit avec dignité le vieux marin, vous me punissez bien sévèrement ; mais je vous remercie de la leçon.

— Oh ! ma fille, dit Pierre à son tour, quel fils tu viens de me donner !

— Fils ! dit le marin étonné, que signifie cela ?

— Je parle du Dr. Dufresne, de cet homme généreux aux yeux duquel la bonté du cœur a plus de prix que les richesses...

— J'entends... mais ma nièce n'est pas pauvre : n'est-elle pas ma seule héritière ? Tu n'en doutais pas, j'espère, mon Ernestine ? Mais qu'a-t-elle donc à pleurer celle-ci ? ajouta-t-il en montrant Jeanneton.

— La bonne vieille se réjouit.

— Serait-ce donc là la grosse Jeannette ?

— Eh ! sans doute c'est elle.

— Allons ! nous ne sommes pas les seuls à changer ici-bas. Jeanne, donne-moi ta main, cette main qui m'a tant de fois préparé ma beurrée... Tu es restée fidèle... mais en revanche je veux que tu ne manques plus de rien.

— Je... je ne puis parler, dit Jeanne en sanglotant.

En ce moment, le matelot accourait aussi vite que ses jambes un peu vieilles le lui permettaient.

— Vive la joie, mon capitaine ! s'écria-t-il, en jetant en l'air son chapeau à larges bords, vive la joie ! vos ordres sont exécutés. J'ai mis à la porte la Griffard, mais elle n'est pas partie sans faire de la résistance.

— Fort bien ! Je lui souhaite un bon voyage. A présent, mon cher Jean, il ne me reste plus que toi.

— Et moi ! Et moi ! Et moi ! s'écrièrent en même temps Ernestine, Pierre et Dufresne.

— Oui, oui, vous tous ! ah ! venez donc tous ! voyons s'il me sera possible de vous serrer tous dans mes bras. Mais qu'importe ? vous serez tous ensemble dans mon cœur.

— Mon capitaine, dit le matelot avec émotion, si mes yeux ne me trompent... votre frère...

— Eh ! sans doute, mon garçon, nous avons tout oublié ! tous m'aiment de nouveau. Te rappelles-tu le jour où je fis cette riche prise espagnole ? un seul instant fit passer dans mes mains bien des trésors... Eh bien, ce moment-ci, m'enrichit bien davantage ; viens, mon bon frère Pierre, nomme-moi encore Simon.

— Mon ami, mon frère, mon cher Simon, dit Pierre en entourant le marin de ses bras.

— A la bonne heure ! Ernestine, tu sais bien ce que j'ai promis à ta mère ! qu'en penses-tu, Pierre ? J'espère qu'elle est ici parmi nous !

— Oh ! dit le docteur, si les hommes savaient combien il est doux de se réconcilier !

— C'est Dieu qui vous a donné, avec cette bonne pensée, la force de l'exécuter, dit Ernestine avec une profonde émotion.

— Et elle a mis la récompense au bout, ajouta le docteur en embrassant sa fiancée.

— Allons à la chapelle du village, dit Pierre ; puisque Dieu est si bon pour nous, il ne faut pas être ingrats ! nous lui devons nos premières actions de grâces.

H. ROUX FERRAND.

FIN.

LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

I

L'oncle Roskoff

Dans une humbleasure que la rafale semblait prête à emporter et que les grandes vagues menaçaient, une vieille femme, vêtue de l'austère costume des veuves bretonnes, serrait sur son cœur avec une douloureuse énergie un enfant d'environ 14 ans. Il était grand pour son âge, blond comme un armoricain, pâle et un peu frêle. Ses yeux bleus roulaient en ce moment de grosses larmes ; le précoce orgueil de l'homme aurait voulu les refouler, la tendresse filiale, enfantine encore, les faisait couler de ses paupières. La soirée était sombre ; le vent soufflait rudement ; les rares arbres de la côte craquaient, et l'on eût dit que des voix mystérieuses poussaient des sanglots confus dans la baie déserte. Etaient-ce les âmes des trépassés redemandant leurs amis et leurs frères, et recommençant l'appel funéraire de la famille à laquelle ils manquaient ?

La cabane d'Anaïk était bien connue des braves d'alentour. Cette pauvre demeure restait hospitalière en dépit des malheurs qui tour à tour avaient ruiné la bourse et le cœur de la malheureuse femme. Sous l'appentis de galet et de bruyère, une botte de paille attendait toujours le voyageur lassé. Un pichet de cidre et un *chanteau* de pain noir avec un morceau de lard s'étaient pour lui sur la table de noyer.

Mais aussi le champ de la veuve était labouré par des mains amies, et quand ses forces et celles de Guilanek son fils s'épuisaient, les voisins se trouvaient là, avec la bêche, la charue, la herse ou la pioche, et le sarrazin grandissait, arrosé par la pluie du ciel et la sainte sueur des ouvriers.

Anaïk était une femme de quarante ans, vieillie prématurément, et dont la jeunesse ne dura pas plus que le bonheur. Ses cheveux, que l'on apercevait à peine sous sa coiffe de lin, étaient tout blancs ; sa taille seule gardait de la verdeur ; le regard, de venu morne à force de larmes, ne retrouvait que par intervalle l'éclair qui le fait vivre, et il fallait pour cela que la veuve parlât de son fils.

Guilanek était sa dernière, sa suprême tendresse.

Le père, Serran, périt en mer pendant une ourrasque horrible ; deux matelots lui durèrent la vie ; il mourut en essayant de sauver le troisième. Ce trépas héroïque, couronnant une vie sans tâche, frappa au cœur Anaïk, dont Serran avait été le seul amour. Le veuvage devint pour elle une tombe anticipée ; elle ne mourut pas, parce qu'elle était mère ; mais la moitié de son âme demeura ensevelie avec Serran, le brave matelot.

Tant qu'il suffit pour nourrir l'enfant d'un peu de lait et de galette, Anaïk ne s'inquiéta pas ; mais Guilanek grandit ; avec les forces augmentait sa raison. En regardant autour de lui, il vit que tous les garçons de son âge savaient tenir une rame, jeter un filet et manœuvrer une voile. Dès lors Guilanek rougit de son ignorance.

Ce n'est point que le petit Breton fût paresseux et boudât en face de la besogne ; au contraire : Guilanek ensemençait le champ et soignait la chèvre ; mais cette occupation se trouvait trop en désaccord avec les habitudes de ses voisins pour qu'il y trouvât du charme. Il pensa longtemps que sa mère attendait qu'il eût l'âge d'un mousse pour le confier à un pêcheur de la côte ; mais il atteignit ses douze ans, et Anaïk parut au contraire s'efforcer de tourner ses goûts vers l'agriculture.

(A continuer.)

RAOUL DE NAVERY.

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire.